

Inscrit dans notre imaginaire collectif et pilier de notre civilisation, le cheval incarne un lien ancestral entre l'humain, le vivant et la terre. Son histoire est indissociable de celle de l'humain. Grâce à lui, explorations, guerres, commerce, agriculture, industrie ont été possibles. Depuis plus de 5 000 ans, le cheval est un compagnon proche et est resté pendant longtemps l'animal le plus individualisé et choyé par l'être humain. Dans les récits épiques, on lui prête les mêmes sentiments et aspirations de son maître guerrier, le cheval devient capable de haine de l'ennemi ou de joie de la victoire et même, beaucoup plus tard, d'une intelligence supérieure à son cavalier comme Jolly Jumper. Entre temps, le naturaliste Buffon le proclame au 18^{ème} siècle « la plus belle conquête de l'homme, roi des animaux et le plus apte à une relation privilégiée. »*

Ce n'est qu'au 20^{ème} siècle que le cheval utilitaire est abandonné, d'abord dans les transports (le dernier tramway hippomobile à Paris s'arrête en 1913) puis par l'industrie, et enfin le monde paysan dans les années 1950-60 au profit des tracteurs.

L'équitation connaît elle-aussi de nombreuses évolutions. Très prisée par l'aristocratie et la grande bourgeoisie jusqu'en 1914, elle est peu à peu délaissée au profit de la grande invention de l'époque : la voiture. Lorsque l'usage de la voiture se vulgarise massivement dans les années 1950, l'équitation devient à nouveau désirable pour les élites. Elle se démocratise dans les années 1970 avec l'accès à l'équitation de la moyenne bourgeoisie.

Depuis trente ans, les pratiques évoluent. La féminisation de l'activité encourage une approche en douceur et individualisée de l'animal et fait écho au développement de l'équitation éthologique. Basée sur

les connaissances de l'éthologie équine qui s'attache à décrire et à comprendre la nature du cheval, elle repose sur de nouveaux principes d'éducation qui réinventent totalement la relation avec le cheval. Elle prône ainsi des interactions qui s'adaptent aux particularités psychologiques et comportementales de l'animal et instaure la non-violence.

Le principe fort de cette nouvelle relation entre l'humain et le cheval est la collaboration, finies les notions de soumission/domination ! Animal domestique ultra-sensible, le cheval démontre les effets de cette approche avec un engagement beaucoup plus participatif. Ce type de collaboration ouvre un nouveau mode de relation où les humains et les autres animaux trouvent un intérêt mutuel dans leur lien. Ce type de collaboration ouvre un nouveau mode de relation où les humains et les autres animaux trouvent un intérêt mutuel dans leur lien. Elle s'étend grâce à une réalité largement prouvée : l'interaction avec l'animal modifie l'humain. Les bienfaits s'observent autant à un niveau sensible (physique, nerveux et émotionnel) qu'à un niveau existentiel sur l'appartenance de l'humain au vivant et sur la certitude de l'interdépendance de toutes les espèces.

*source : Et l'homme créa l'animal, Eric Baratay (Odile Jacob)

D'après un entretien avec Eric Baratay.

Un « pure race » ! Cela sonne sans doute comme un des plus beaux compliments qu'on puisse faire au sujet d'un animal. Mais qu'entend-on par race ? Quelles sont les pratiques aujourd'hui ?

Jusqu'au 19^{ème} siècle, la race était définie comme l'ensemble des individus qui appartiennent à la même région mais qui peuvent avoir des attributs physiques différents. Le 19^{ème} siècle est marqué par la fièvre domesticatrice qui illustre l'idéologie de l'époque : progrès industriel, conquête du monde (donc de la nature), colonisation. Les bêtes n'échappent pas à l'ambition suprématiste du monde occidental. Face à une demande croissante en viande et en lait, le croisement des races se développe pour créer des animaux parfaits, supérieurs en qualités physiques et en productivité. On parle alors de zootechnie, mot forgé en 1842 pour évoquer cette fabrication des animaux en fonction des besoins humains. L'administration encourage cette tendance avec la création des concours. On passe de la race géographique à la race morphologique. La race se définit alors comme l'ensemble des individus d'une même espèce semblables morphologiquement : mêmes couleurs, même taille, etc. Les concours récompensent le plus bel animal de sa race, peu importe sa provenance géographique.

La création des races répond à de multiples objectifs. Parmi eux, les critères esthétiques selon le principe « le bel et le bon vont ensemble » qui poussent jusqu'à la géométrisation des animaux : un dos droit, un corps long et large, bref l'animal « idéal » !

Les races sont créées également pour des motifs utilitaires. En fonction de l'usage de l'animal, des traits morphologiques et/ou comportementaux sont requis et reproduits d'animaux en animaux créant ainsi la race. Au 19^{ème} siècle, on voit une explosion du nombre de races de chevaux mais aussi de chiens, jusqu'à 300 races créées en fonction des besoins (garder les maisons, conduire les troupeaux, trainer les charrettes, etc).

Les races de vaches se multiplient également au sein des deux grands types d'élevage (lait/viande) jusqu'à se concentrer sur les plus productives. Comme la

vache normande qu'on retrouve un peu partout en France et même dans le monde, car depuis les années 50, les races de vache se mondialisent et s'exportent. En effet, les vaches aux noms de région auxquelles la tradition est si attachée ne datent finalement que du 19^{ème} siècle et n'ont que peu de liens avec la région concernée, ni par leurs caractéristiques ni par leurs lieux d'élevage.

Façonner les animaux au gré des demandes contradictoires et changeantes de la société devient normal. Ainsi naît la vedette en 1968, poule naine créée par l'INRA à la demande des éleveurs voulant des poules consommant peu et produisant beaucoup.

Comme une machine dont on concevrait les fonctionnalités, les animaux sont imaginés, programmés et fabriqués : taille, productivité, comportement, caractères esthétiques, qualité de la viande, du poil... c'est l'ère de l'animal machine ! Les animaux de compagnie, bien qu'improductifs – d'un point de vue matériel seulement, mais pas d'un point de vue service, n'échappent pas à cette conception des races au service des humains. Quand l'individu idéal qui présente tous les critères requis est obtenu, on le reproduit sans fin en appauvrissant ainsi son patrimoine génétique et sa capacité évolutive. On crée alors des animaux certes conformes mais fragiles et malades.

Aujourd'hui, la multiplication des races continue principalement pour le chat et, dans une moindre mesure pour les chiens, avec une motivation commune : les critères esthétiques. Cette esthétisation des animaux de compagnie, quand elle est poussée à l'extrême, peut aller jusqu'à la mise en danger des animaux, comme les races de chien au museau tellement écrasé qu'ils en perdent leur capacité respiratoire et leur flair. La consanguinité des animaux, qui permet de créer une race plus rapidement, limite également leur espérance de vie.

A contrario, pour les vaches, les chevaux et les ânes, la création des races s'est ralentie avec un retour vers des races locales et plus anciennes.

D'après un entretien avec Eric Baratay.

Si le lien entre un éleveur et ses bestiaux se teinte aujourd'hui, pour certains éleveurs, de l'attachement qui unit un animal de compagnie à son maître, le destin de ces types d'animaux diffère sur un point fondamental : leur fin de vie.

Pour les hommes, la science repousse les limites de la mort. Il en va de même pour les animaux de compagnie qui bénéficient, de manière totalement parallèle, d'une multiplication des soins avec un objectif clair : retarder au maximum leur mort. Quand elle survient, l'évolution des rites funéraires traduit également l'importance du lien. D'abord enterrés dans le jardin des propriétaires, l'empaillement des animaux favoris devient une pratique courante au cours de la seconde moitié du 19^{ème} siècle pour ceux qui n'avaient pas de terrain. À partir de 1899, on voit apparaître les premiers cimetières pour animaux tandis que l'incinération se développe dans les années 1970. Aujourd'hui elle concerne même les chevaux qu'on refuse de voir partir à l'équarrissage* ou à la boucherie. Du soin jusqu'au dernier au-revoir, les traitements des animaux de compagnie reflètent une affection grandissante.

Élevés pour leur viande, les animaux de rente ont, eux, une mort programmée et organisée. Il en va de même pour les vaches laitières qui partent à l'abattage lorsqu'elles ne produisent plus assez. Néanmoins, l'attachement de certains éleveurs à leurs animaux est de plus en plus fort sous l'influence d'une société qui prend de plus en plus soin des animaux de compagnie.

Ils doivent alors faire face au paradoxe de les mener jusqu'à la mort.

Pour des raisons d'hygiène, l'abattage à la ferme a été abandonné au profit des abattoirs garantissant des normes sanitaires. Depuis 1990, les conditions de mort des animaux en abattoir sont questionnées, non plus pour des raisons sanitaires mais du point de vue de l'animal. En effet, des études ont montré que les animaux stressés produisent des substances prouvant qu'ils connaissent la douleur. Leur souffrance est non seulement prouvée mais quantifiée, comme l'a été, depuis, celle des taureaux de corridas. De plus, ces toxines se retrouvent dans leur viande puis dans l'assiette, jusqu'à annuler une grande partie des efforts des éleveurs pour créer une viande de qualité.

Aujourd'hui les éleveurs engagés dans le bien-être de leurs animaux sont amenés à repenser les conditions d'abattage des bêtes pour qu'elles s'inscrivent en cohérence avec les soins qu'ils leur apportent tout au long de leur vie. Une démarche qui va également dans le sens du bien-être des éleveurs eux-mêmes, en atténuant la contradiction entre leur attachement et l'abattage de leurs animaux.

*transformation des cadavres d'animaux impropres à la consommation humaine pour en extraire graisses, os, peaux...

D'après un entretien avec Eric Baratay.

Impossible aujourd'hui d'échapper à la réalité des élevages industriels et à leurs excès : la souffrance des animaux est connue, autant que son impact sur la santé humaine. Confinés en forte densité et sous médicaments pour éviter les épidémies dévastatrices, gavés d'aliments pour engraisser de plus en plus en consommant de moins en moins, les animaux souffrent à la fois de dégradation physiques (maladies gastriques, cardio-vasculaires, problèmes de locomotion) et psychologiques (stress, crises de panique ou d'hystérie, agressivité). Ce qu'on obtient quand « on demande à un vivant d'être une machine ». *

En réaction à cette réification extrême des animaux, certains éleveurs prennent le contre-pied des élevages industriels avec des élevages extensifs : animaux en plein air, bien nourris et bien traités. Une tendance favorisée également par la conscience de l'interdépendance du bien-être humain avec le bien-être animal qui prend une importance grandissante dans la société. L'évolution des mentalités bénéficie certes aux bêtes mais reste encore très minoritaire dans le monde paysan et n'efface en rien la raison d'être de l'élevage : la mort programmée.

Dans une société qui accepte de moins en moins la mort, tout est fait pour oublier que la consommation de viande revient à une consommation d'animaux produits pour les humains et dont la mort est totalement éludée. Quel regard porté sur ces

habitudes de consommation ? Doit-on renouer avec l'approche des peuples premiers qui, par respect pour la vie, ritualisaient la mort des bêtes tuées pour l'alimentation humaine ? Comment combler le gouffre qui existe au cœur du bien-être animal entre les réalités opposées des animaux de compagnie et des animaux de rente ? Peut-on continuer à consommer autant de viande quand les vaches d'élevages industriels seraient beaucoup trop nombreuses pour être élevées en plein air ? Comment vont évoluer les élevages ? Mangerons-nous tous de la viande *in vitro*** en caressant nos vaches de compagnie ? Autant de questions auxquelles le monde paysan et les consommateurs seront de plus en plus confrontés.

Les animaux de compagnies nous interrogent également : est-il acceptable que les critères esthétiques continuent à encourager la création de races ? Peut-on encore suivre les dernières tendances des chiens et chats à la mode sans avoir conscience de ce que ces modes créent comme appauvrissement génétique et fragilité des animaux ?

*Et l'Homme créa l'animal, Eric Baratay (Odile Jacob)

**appelée aussi viande de culture, elle est produite à partir de cellules animales qui se reproduisent en dehors du corps de l'animal.

D'après un entretien avec Eric Baratay.